

## UNE MÉPRISE



*Fogg.* — Garçon : j'ai ordonné un poulet du printemps et une bouteille de 1876.

*Garçon.* — C'est cela, monsieur.

*Fogg.* — Eh ! bien ! Vous m'avez apporté une bouteille du printemps et un poulet de 1876.

Pourquoi ?... De quel crime s'est-il donc rendu coupable ?

— Il n'en parle pas. Il aura gâté quelque chef, bien sûr ; il n'en faut pas plus.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de nous.

— Si ce n'était pas si loin, j'y partirais, dit le père.

— C'est cela, Cyrien, vas-y. Il ne faut pas le laisser mourir sans le revoir, dit la mère, emporte tout notre argent.

— Es-tu allé chez Grosnez ?

— Non, pas encore, je suis tellement ahuri que je ne sais plus ce que je fais.

— Vas-y... après tu fileras pour la Lorraine... Tu peux encore arriver à temps. Tu te jetteras aux pieds du général en chef... Peut-être obtiendras-tu la grâce de ce malheureux enfant.

Le père part, le cœur gros, mais la bourse bien remplie. Il fait le voyage, on ne sait comment, car il ne pensait qu'à une chose, c'est que son fils allait être fusillé.

Arrivé à Nancy, il s'informe ; on lui dit que l'infanterie est casernée à l'autre bout de la ville, à la caserne Sainte-Catherine, il s'y rend ; mais il n'a pas besoin d'entrer au quartier, car, comme il approchait de la grille et se dirigeait vers le sergent de planton à la porte, une main se posa sur son épaule et une voix bien connue lui dit :

— Tiens ! te voilà, papa ? Comment se fait-il que tu te trouves ici ?

A l'aspect de son fils, le bonhomme reçoit comme un choc violent dans la poitrine ; il ouvre la bouche sans pouvoir articuler aucun son.

Les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu n'es donc pas en prison ? dit le paysan à son fils, lorsqu'il eut enfin recouvré l'usage de la parole.

— En prison !... Pourquoi que je serais en prison ?

— Puisqu'on va te fusiller le vingt-deux.

— Moi ?

— Tu nous l'as écrit.

— Ah ! j'y suis, fit Polyte en se frappant le front, vous n'avez pas compris.

— Tu dis ?

— Je ne vais pas être fusillé, autrement dire tué à coup de fusil ; mais je vais passer au bataillon le vingt-deux, c'est-à-dire être reçu fusilier.

— Pas possible ! fit le pauvre homme prêt maintenant à défaillir de joie. Eh bien, reprit-il après un silence, j'aime mieux ça.

— J'te crois. Allons prendre quelque chose au café à côté pour te remettre, papa. Viens-tu avec nous, Norbert ? dit Fêtu à un autre soldat qui l'accompagnait et qui était resté un peu en arrière.

— Parbleu, je ne vous quitte pas, tant je prends part à votre allégresse, répondit le tambour, puis, tout bas à Polyte : nous allons lui emboîter le pas, tu sais, à ton père.

Emboîter le pas à quelqu'un, en termes militaires, veut dire lui faire payer à boire.

Fêtu eut un clignement d'yeux significatif.

— Auparavant, dit le Normand, il faut que j'envoie une dépêche à ta mère qui se meurt de chagrin.

— C'est juste, dit le jeune soldat ; allons au télégraphe, après nous irons manger un morceau.

— En voilà une aventure ! disait le pauvre père, tout en marchant... Ça m'a fait faire un voyage un peu long, mais c'est égal ! je suis tout de même content d'être venu.

VICTOR CONTENT.

## BOUILLON DE VOLAILLE

*Médecin.* — Comment avez-vous aimé le potage au poulet ?

*Patient.* — Au poulet ? Les poulets ont pu regarder l'assiette, mais bien sûr ils sont passés dans le bouillon sur des échasses.

## COMPENSATION

*Sam.* — Votre cheval n'a pas gagné la course, ainsi que vous le disiez.

*Jos.* — C'est vrai ; mais avez-vous jamais vu une course perdue si noblement ?

## TÉMOIGNAGE EFFICACE

*Winks.* — On dit que votre garçon est très intelligent.

*Jinks (avec orgueil).* — Qui vous a dit cela ?

*Winks.* — Parbleu ! c'est lui-même.

## COMPENSATION

*Windicus.* — La pierre qui roule, n'amasse pas de mousse.

*Bruzicus.* — Ça se peut, mais elle a diablement plus de plaisir que celle qui s'enfonce dans la boue.

## L'ART DE JOINDRE LE GESTE A LA PAROLE



I

*Paterfamilias.* — Vous voyez ces seaux ; la veille d'un feu on les emplit toujours....



II

....d'.... o.... Ouf !....

## QUEEN'S THEATRE



Si l'enthousiasme peut être considéré comme un critère de succès, "My Jack" a certainement eu un grand succès. Le premier acte qui attirait la satisfaction produisit l'enthousiasme au dernier. "My Jack" est un mélodrame bâti à l'ancienne manière, le héros, l'héroïne, un traître, le vieux père et la vieille mère, l'homme comique, etc. Il y a aussi l'accompagnement habituel de sang et de tonnerre ; et le complot ressemble beaucoup à ceux des autres

pièces, c'est là le mauvais côté de "My Jack." L'originalité de la pièce consiste dans la manière toute particulière dont se termine chaque acte. Le seul qui soit défectueux est le cinquième et dernier. C'est là que le dénouement se fait, et il se fait exactement comme le public s'y attend ; de sorte qu'il arrive d'une manière plus ou moins plate. La finale du premier acte est une des scènes les plus réalistes qui aient jamais été présentées sur un théâtre de Montréal. La scène représente la destruction d'un phare, par la main du traître, qui supposait que le héros s'y trouvait enfermé ; naturellement, il n'y était pas. Le quatrième acte est aussi tout palpitant d'intérêt. Il représente une scène dans le désert, et le héros et un grec s'y meurent de faim. Le décors des scènes est superbe, ce qui contribue beaucoup à rendre "My Jack" plus attrayant. Les acteurs pour ne pas être des étoiles sont très bien reçus. Ils font bien ce qu'ils ont à faire. M. Walter Sandford est le héros. Là où il excelle, c'est dans la scène du désert. Mlle Ethel Barrington a été bien accueillie. "My Jack" est une très intéressante pièce de théâtre que tous devraient aller voir.

La semaine prochaine Corinne jouera dans "Carmen up to Date."

## CONSEIL UTILE

*Le père.* — Jos, va vite en haut recoudre le bouton qui manque à ton gilet.

*Jos.* — Maman va me le coudre.

*Le père.* — Je sais bien, mais je veux que tu t'habitues.

*Jos.* — Pourquoi cela, papa ?

*Le père.* — Tu seras marié, un jour.